

Dans le contexte actuel, celui des grèves étudiantes au moment où j'écris ces lignes, il s'avère plus que nécessaire de retourner à certaines questions de base entourant notre société. Ce moment a été propice à ce que je me questionne sur les fondements de ma discipline, l'anthropologie, dans un contexte où mes études semblent aller à contre-courant des idées dominantes.

À première vue, j'ai l'impression qu'on voit l'anthropologie comme un dinosaure venant d'une autre époque, dépassée et résolue. C'est le cas de le dire, au nombre de fois où l'on m'a demandé si j'étais celui qui cherchait les os de dinosaures : pourtant, il y a du vrai dans cette affirmation, sur laquelle je reviendrai un peu plus loin. Il en va de soi, c'est une discipline qu'on connaît très mal et ce, peu importe les générations. Soulignons toutefois la chance que nous avons d'avoir quelques relents de sympathie du côté de la culture pop, où Indiana Jones vient souligner le côté aventurier qui se mêle à l'académisme scientifique et où l'anthropologie judiciaire de Bones vient souligner...en fait je ne sais pas trop ce cela vient signifier. Il s'agit ici d'une première forme de méconnaissance, alors que la seconde concerne plutôt les thèmes qu'on associe à la discipline (particulièrement à l'ethnologie, l'une des branches avec l'archéologie, la bioanthropologie et l'anthropologie linguistique). L'ethnologue est celui qui part en broussailles océaniques et en savane africaine, à la recherche

de peuples primitifs ou bien celui qui s'acoquine avec les autochtones pour en devenir les légitimes défenseurs. Je ne veux pas ici revenir aux fondements de ces préjugés, qui sont en partie légitimes, mais je tiens à affirmer qu'au-delà de ces images, il y a une discipline à laquelle on attache une méthode, soit le travail de terrain. L'anthropologie est aujourd'hui une branche des sciences humaines qui s'est ouverte à de multiples domaines (bien que certains soient plus légitimes que d'autres), qu'on parle des questions interculturelles, de mondialisation, de croyances, de culture et cultures(1), de technologies, etc. Plus que des domaines d'études, l'anthropologie c'est une façon de voir les choses, c'est un cadre pragmatique que partagent les différents chercheurs afin d'étudier l'être humain, couplé à une façon de faire qui en fait le propre de la discipline. Bon, je m'arrête ici puisque mon but n'est pas de défendre la discipline (chose que j'aurai l'occasion de faire amplement au cours de ma vie), mais de la mettre en contexte dans une période où elle semble perdre son sens.

Au-delà des frais de scolarité qui sont susceptibles (lire : assurés) de contribuer à la diminution de l'accès aux études universitaires, il y a un changement de vocation des institutions qui chicotte les étudiants. Ce changement est celui d'un passage de la connaissance fondamentale à la recherche appliquée, c'est-à-dire d'une vision de l'université comme institution d'échange de connaissances, du savoir, de l'enseignement, conformément à la vision romantique allemande du penseur et philologue Wilhelm Von Humboldt à une vision

pratico-pratique, qui se reflète à travers le carriérisme, le profit et la création de biens et services(2). On pourrait simplifier l'opposition en affirmant que d'un côté on prône un certain humanisme qui se transmet par l'institution académique et qui relève d'un savoir collectif et de l'autre, une activité capitalisante menant à de bons emplois, créant des brevets et générant des profits. Des deux côtés, on parle d'un investissement en sa personne (quoi qu'on se rapproche lexicalement plus du deuxième modèle) : le premier pointant vers l'idéal d'un individu riche de connaissances et de *culture* et de l'autre, un individu doté de qualifications recherchées dans le monde du travail. Cela dit, il n'est pas tellement difficile de déterminer vers quel idéal tend une discipline comme l'anthropologie au même titre qu'il est aisé de voir lequel des deux discours est prédominant chez monsieur et madame tout le monde. Dans le contexte universitaire actuel, je crois qu'il est normal, en tant qu'anthropologue, philosophe, sociologue, littéraire, etc. à en devenir d'être enclins à certains malaises et de se poser de sérieuses questions. Pourquoi la connaissance si on ne la valorise pas? Où diriger nos recherches : intérêts personnels ou carriérisme? Cela relève d'un choix personnel, mais on peut dire que les deux tendances se font ressentir au sein même de la discipline où par exemple, les anthropologues tendent de plus en plus à développer une expertise pouvant s'appliquer en dehors du champ académique, soit pour être en mesure de produire un service que l'on peut vendre. C'est dans cette veine qu'on a vu naître l'ethnologie au service du marketing où l'on se rend compte que nos connaissances vis-à-vis les habitudes

culturelles des gens peuvent être un atout pour comprendre la consommation, d'où certains postes de conseillers.

Ces questions me mènent à souligner un certain paradoxe, alors que depuis quelques années, les inscriptions ont augmenté en anthropologie. Domaine de moins en moins valorisé, employabilité incertaine, mais haut taux d'inscription : étrange n'est-ce pas? Autrement dit, pourquoi étudier une discipline dont les buts ne semblent pas converger avec ceux de la société en général? Est-ce que ces départements sont le repère de quelques centaines d'étudiants anarchistes et marginaux qui ne se comprennent qu'entre eux? À cette dernière question, je répondrais que non, au sens où ces étudiants (dont je fais partie) prennent part à un certain projet de société qui semble parfois oublié, mais qui garde sa légitimité. C'est qu'en s'associant à une telle discipline, qui se veut d'abord une étude «de l'autre», il y a un projet plus profond, celui de mieux se comprendre soi-même. Étudier les sciences humaines c'est tenter d'aller chercher quelque chose d'enfoui qui, de nos jours, se trouve de plus en plus profond. Un trou sans fond s'en dira-t-on, puisqu'il s'agit d'un savoir sans fin, dont on tente incessamment de briser les limites. Toutefois, cet exercice de pelletage intensif ne reviendrait-il pas à creuser notre propre tombe? C'est en ce sens que je crois que l'image du dinosaure est représentative de notre tâche, car oui, ce que l'on cherche est caché, enterré et semble oublié : ces connaissances, ces concepts ou ces simples idées (puisque l'on ne s'entend pas sur le statut des sciences) que l'on élabore en anthropologie sont

toutefois susceptibles de nous éclairer en tant que personne, membre d'une culture, d'une société, voire d'une espèce.

Non, il ne sauvera pas de vies, non, il ne bâtira pas de mégastructures, non, il ne permettra pas à quelques grandes entreprises de renflouer leur bourse : c'est dans une autre sphère, laquelle est moins lucrative, soit celle des idées, où l'anthropologue mettra à profit (sic) son expertise (et resic) *et contribuera à la création de connaissances permettant de mieux nous connaître.*

## Notes

1 Je fais ici allusion à la différence que faisait Claude Lévi-Strauss entre la culture, au sens de LA culture humaine unitaire et les cultures, au sens DES différentes représentations culturelles dans le monde.

2 Pour en savoir plus, lire l'ouvrage *Université Inc.* par Maxime Ouellet et Eric Martin (2011) et écouter l'émission *Les chemins de travers* du 21 août 2011, disponible au [http://www.radio-canada.ca/emissions/les\\_chemins\\_de\\_travers/2010-2011/chronique.asp?idChronique=166237](http://www.radio-canada.ca/emissions/les_chemins_de_travers/2010-2011/chronique.asp?idChronique=166237) (page consultée le 25 avril 2012).

**Yann Pineault - avril 2012**